



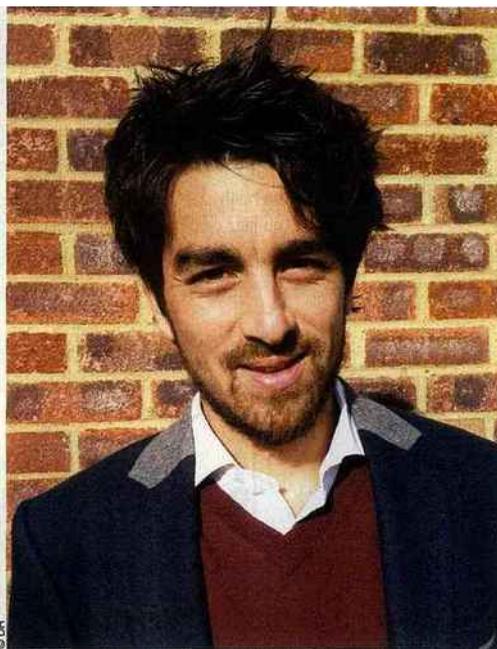
FABIEN TRUONG

« L'école représente un "badge de dignité" »

Ancien professeur de SES dans des lycées de Seine-Saint-Denis, Fabien Truong est aujourd'hui enseignant à Paris 8. Dans son dernier ouvrage, *Jeunesses françaises, bac +5 made in banlieue* (La Découverte, 2015), le sociologue décrit le parcours d'une vingtaine d'étudiants qu'il a rencontrés pour la plupart au lycée et qui ont continué leurs études. Il met ainsi à jour les trajectoires foisonnantes de ces jeunes Français issus des quartiers populaires.

L'US : Pendant six ans, vous avez enseigné dans quatre lycées de Seine-Saint-Denis. Votre livre est le témoignage de votre surprise. Enseignants et élèves ne se laissent pas réduire aux images « fixes » qui sont véhiculées ?

Fabien Truong : Le terme d'« images » est tout à fait juste. Le système scolaire fonctionne sur des mises en images, il établit des verdicts quasi définitifs en permanence (« tu passes ou tu redoubles », « filière générale ou techno ou pro », etc.) avec peu de passerelles entre elles. Dans un conseil de classe, on demande aux enseignants de figer plusieurs mois de travail dans un instantané. Les « jeunes de banlieue » sont assignés à une série d'images dépréciatives, exprimées sur le mode d'un désajustement permanent à ce que serait la nation française (« trop immigré », « trop de culture urbaine », « délinquant potentiel », « terroriste potentiel », etc.). De plus, en Seine-Saint-Denis, le système actuel de recrutement et d'affectation de l'Éducation nationale fait que l'on envoie majoritairement des jeunes diplômés issus des classes supérieures « faire leurs armes » en enseignant dans des classes remplies de jeunes issus des classes populaires. Profs et élèves ont alors des « images » des uns sur les autres qui structurent leurs relations en profondeur. La question pertinente est donc : comment faire pour les dépasser ? Dans mon ouvrage précédent qui traite de l'entrée et la sortie dans la délinquance juvénile chez les garçons⁽¹⁾, je raconte que l'un de mes élèves – Eliott – est persuadé que je suis Breton. Avouez que c'est tout de même fort peu probable vu mon patronyme ! Eliott en reste convaincu malgré mes démentis répétés. Parce que pour lui, un prof, c'est exotique, c'est « un jeune blanc qui vient de la campagne et qui découvre le 9-3 ». C'est ça pour lui « la Bretagne » ! Le pari de mon livre, en suivant mes anciens élèves dans la durée, c'est de remplacer les images par un film, de dérouler une pellicule ; observer mes anciens élèves « hors les murs », car la scène du lycée n'est qu'une scène sociale parmi d'autres. Alors nos relations



« La plupart des épreuves que ces jeunes doivent relever, avant d'être académiques, sont des épreuves sociales »

changent. Et c'est vrai qu'au terme du livre, quand on regarde le parcours final par rapport à ce que je projetais comme prof, je m'aperçois que dans un cas sur deux, j'étais dans l'erreur la plus complète !

L'US : Vous suivez l'itinéraire « post-bac » d'une vingtaine de vos anciens élèves aux orientations et aux réussites diverses. Quels sont les points communs et les différences notables, notamment par rapport au regard que les élèves ont d'eux-mêmes ?

F. T. : Pour les points communs, ils doivent tous apprendre à « bien travailler », mais pour ce faire, il faut trouver sa place dans un univers où la plupart des codes sont à apprendre. Si « 80 % d'une génération » obtient le bac (et il ne faudrait pas oublier que pour environ les deux tiers il s'agit d'un bac techno ou d'un bac pro), seulement 20 % des parents de mes anciens élèves l'ont eu... Or la plupart des épreuves que ces jeunes étudiants doivent relever, avant d'être académiques, sont des épreuves sociales. Les plus déterminantes se logent

dans ce qu'intime la puissance des regards portés sur soi et la capacité à affronter le stigmate territorial, le mépris de classe, l'illégitimité culturelle, le racisme et les phobies engendrées par la pratique de l'islam. Et puis il y a la constitution progressive de ce que j'appelle « le sens du chemin ». Pour être investis, les études doivent s'intégrer dans une mécanique qui fait qu'elles n'apparaissent pas comme hors sol : elles doivent permettre de réhabiliter le passé, d'accepter le présent et se projeter dans le futur. Elles doivent faire partie de la petite histoire qu'on se raconte sur son propre parcours. Sur les différences notables, elles sont très nombreuses car l'enseignement supérieur français est très fragmenté. Étudier en classe prépa à Paris ou en banlieue, dans les facs de banlieue ou parisiennes, dans un IUT ou une STS, une école de commerce, à Sciences Po, etc. n'engagent pas les mêmes univers sociaux et le même rapport au travail. En suivant mes anciens élèves dans toutes ces filières, on le voit très bien : la même problématique se décline selon les configurations.

C'est aussi un peu le sel du livre : voir les choses de près.

L'US : Comment qualifier l'engagement de ces jeunes de banlieue dans les études ?

F. T. : Il est fort, intense, mais il se fait souvent sur le mode d'un désajustement qu'il faut arriver à régler. Je suis des élèves qui ont eu le bac ES : par rapport à leur univers d'origine, ce sont des « intellos » (même s'ils sont tout sauf perçus comme tels par l'institution). L'école représente pour eux ce que j'appelle un « badge de dignité ». C'est aussi le cas pour tous ceux qui ne réussissent pas aussi bien leur parcours scolaire : dans les familles populaires, la réussite par l'école est valorisée et il n'y a plus de « culture anti-école » comme cela pouvait exister dans les années 70. S'opposer à l'école ne permet pas de durablement s'inscrire dans un statut alternatif vecteur de solidarités, comme a pu l'être le monde de l'usine. C'est d'ailleurs ce qui explique les clashes et l'agressivité qu'il peut y avoir dans des filières perçues

« Les "jeunes de banlieue" sont depuis une dizaine d'années assignés à une série d'images dépréciatives »

comme des filières de relégation et dans les trajectoires de « mauvais élèves »... Les jeunes voudraient réussir mais n'ont pas les codes et ne digèrent pas le fait d'être en queue de peloton. Derrière les refus de façade, tous ces jeunes ont très bien intégré le fait que nous vivions dans une société de diplômés avec un chômage de masse persistant...

L'US : *En faisant le portrait de professeurs « passeurs », en décrivant l'investissement des jeunes dans les études, vous montrez que l'école est une institution qui permet à certains de s'émanciper. L'école joue-t-elle toujours son rôle dans la mobilité sociale ?*

F. T. : Oui, en partie, et je crois qu'on le voit dans ce livre. Mon enquête permet d'aller au-delà du catastrophisme qui semble s'être emparé de la conscience collective. J'y décris des rencontres qui changent le cours de certaines vies. On voit comment les petits atouts des familles populaires peuvent être rentabilisés dans le temps long et le rôle joué par la fratrie comme incubateur de « réussite ». Après, si on réfléchit sur la masse, ce n'est jamais assez et cela reste très insuffisant pour une société qui met « l'égalité des chances » au centre de son projet. Et puis on voit aussi toutes les contradictions de notre système. Prenez Sébastien, Roy et Oumar qui vont jusqu'à l'école de commerce bac +5. Ils rêvaient d'entrepreneuriat et de richesse matérielle, passent par des classes prépas et un IUT, devenant des analystes critiques et des « bons élèves comme il faut ». En école de commerce, on leur demande de devenir des managers et de faire du relationnel alors qu'ils veulent être au premier rang et faire des disserts ! Ils sortent déçus, dénonçant une « mafia » organisée et rentrent sur le marché du travail, en étant aussi armés que désarmés...

POUR ALLER PLUS LOIN

- ▶ Stéphane Beaud, *80 % au bac... et après*, La Découverte/Poche, 2003.
- ▶ Stéphane Beaud et Michel Pialoux, *Retour sur la condition ouvrière*, Fayard, 1999.
- ▶ Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *Les héritiers*, Éd. de Minuit, 1964.
- ▶ Idem, *La reproduction*, Éd. de Minuit, 1970.
- ▶ Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, Fayard, 1982.
- ▶ Didier et Éric Fassin, *De la question sociale à la question raciale : représenter la société française*, La Découverte, 2009.
- ▶ Didier Fassin (dir.), *Les nouvelles frontières de la société française*, La Découverte, 2010.
- ▶ Abdelmalek Sayad, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité. Les enfants illégitimes*, Liber, 2006.

L'US : *Vous montrez également que certains types de formation inspirés de la « discrimination positive » (classes préparatoires spécifiques, quota d'entrée dans les grandes écoles...) jouent contre une plus grande ouverture du système. Pourquoi ?*

F. T. : Je ne nie en aucun cas les effets positifs de ces dispositifs sur leurs bénéficiaires. Dans un système élitiste bloqué, ils créent un peu de mouvement et de déplacement. Leur philosophie relève par contre de l'aménagement et du patchwork : c'est l'idée que l'on va mettre le maximum de moyens sur une petite partie d'une population défavorisée, avec une vision qui peut être assez paternaliste : « on va en sauver quelques-uns, et les plus méritants en premier ». Ce n'est donc pas une véritable politique de démocratisation, mais un aménagement à la marge du système pour le rendre acceptable mais aussi pour qu'il ne soit pas sclérosé (les grandes écoles ont bien compris que l'entre-soi social n'était pas propice à la créativité intellectuelle). Ce sont les filières élitistes d'enseignement privées qui sont souvent les plus inventives sur ces questions : on n'est donc pas véritablement dans une politique nationale d'ouverture globale. Et puis, la « discrimination positive », c'est encore le schéma « eux » et « nous » et cela, c'est profondément paternaliste.

L'US : *Depuis une dizaine d'années, la vision que l'on a sur les jeunes de banlieue s'est durcie. Quel est le poids du regard par les institutions, les professeurs et le monde social plus largement ?*

F. T. : En entrant dans le supérieur, tous ces jeunes vont faire l'expérience de la mixité sociale, voire de la « minorisation » sociale pour ceux qui rentrent dans les filières d'élite, alors que jusqu'au lycée – et c'est le produit de la ségrégation urbaine – ils sont dans un entre-soi banlieusard. Ce regard extérieur est très dur, violent ; en entrant dans une trajectoire étudiante, ces jeunes sont en train de se construire comme des sujets, maîtres et possesseurs de leur propre vie, mais sont renvoyés à des objets, à ces fameuses « images » qui sont la négation même des efforts accomplis jusque-là ! C'est Kader qui s'habille en « costard » et en « chaussures de ville » pour aller à l'université de Nanterre et qui dès le premier cours fait face à une étudiante qui décale sa chaise et se met à l'écart quand elle apprend qu'il vient d'Aubervilliers... C'est Ryan qui se fait appeler « l'Arabe » dans son école digitale... Mais avec suffisamment de temps,



tout cela peut être surmonté et ces jeunes apprennent, au bout de plusieurs années, ce que j'appelle « l'art du cheval à bascule ».

L'US : *Vous en appelez à une « politique de la considération » envers les jeunes, pour ne pas les cantonner dans les stéréotypes véhiculés couramment. Serait-ce un débouché politique ?*

F. T. : Tout à fait. La considération s'oppose à la diversité. Il s'agit de considérer que dans les interactions sociales – et notamment pédagogiques – tous et toutes n'ont pas les mêmes statuts et n'agissent pas en fonction des mêmes implicites, des mêmes définitions de la situation. Déconstruire « les images », c'est permettre aux relations pédagogiques de se faire sur le mode de l'échange plutôt que d'une imposition qui ne peut pas être démocratique. C'est tout sauf brader le savoir, c'est au contraire se mettre à son service. Tout cela nécessite de rentrer dans la boîte noire de l'école universelle et de repenser de façon concrète comment le particulier et l'universel s'articulent dans les salles de classe et les amphithéâtres. C'est une révolution culturelle, qui peut passer par de nombreux canaux : elle nécessiterait un peu d'argent, mais ce n'est pas non plus le nerf de la guerre. En ces temps de crise budgétaire, ce n'est pas une si mauvaise nouvelle. D'un point de vue comptable, le courage politique ne coûte pas toujours très cher ! ■

Entretien réalisé par Stéphane Rio

(1) *Des capuches et des hommes. Trajectoires de « jeunes de banlieue »*, Éditions Buchet Chastel, 2013.